

# De la vie dans la ville

## Atelier d'écriture du 30 mai 2021

*Je suis le chemin,  
celui qui glisse entre les taillis.*  
(Angélique Villeneuve, *Les herbes folles*)

La nature est présente dans chaque recoin de Vizille :  
À l'ombre d'un arbre, une mousse légère, un chat passe, un lierre grimpe... Il y a ce qu'on voit et ce qu'on devine.

A partir d'une photo choisie parmi les cinq photos proposées  
racontez une histoire d'où surgit la vie.





Dans cette belle allée bien droite et fraîche de rosée matinale  
J'ai vu une artiste solitaire, qui m'a donné le droit  
De choisir le meilleur angle et la lumière idéale  
Pour prendre en photo sa toile impeccable.

Une épeire du matin a soudé ses fils sur ce fil de fer barbelé,  
Où quelques perles alignées brillaient au soleil.  
Cadrage parfait réalisé sur la clôture d'un jardin par cette araignée...  
Plus loin, dans cette même allée, s'est posée une libellule  
Aux ailes transparentes et bien structurées.

Je me suis approché d'elle à pas feutrés, pour la photographier.

Puis, c'est un papillon qui s'est mis à tourner,  
Un paon du jour qui s'est posé sur la mûre d'un roncier.  
Les fourmis en colonie, bossent tous les jours de l'année du matin au soir...  
Présence aussi d'une compagnie de gendarmes rectilignes rouges et noirs  
Ils ne surveillent pas vos écarts de conduite, car ils sont très occupés!  
Dans le ciel, hirondelles et martinets volent à la recherche de moustiques isolés  
Pour alimenter leurs oisillons affamés et poussent des gazouillis endiablés.  
Dans une haie, des moineaux se chamaillent pour un croûton de pain tombé,  
Dans la cavité d'un lampadaire un couple de tourterelles roucoule à souhait,  
Les escargots et limaces profitent de l'humidité pour se déplacer...

Ainsi va la vie de la ville...

Elle se déroule sous nos yeux sans qu'on y prête d'attention.  
C'est un beau musée vivant que l'on peut contempler avec admiration,  
Tout en écoutant la musique des abeilles et bourdons en train de butiner.

*Joël*



Tracés parallèles  
pour empreintes et écailles  
remontée du flux

*Véronique*



Confortablement assis dans mon vieux fauteuil en osier, dissimulé à vos yeux par les plantes vertes de ma défunte épouse, je vous observe, jeune fille, du haut de mes quatre-vingt-dix printemps. Accoudée à l'unique fenêtre de votre chambrette nichée sous les toits, vous inspectez votre nouvel environnement. Vous venez tout juste d'emménager. Je devine sur votre visage de la curiosité, mais aussi un peu d'appréhension. Vous êtes à un tournant de votre vie, seule pour la première fois sans doute. Même à distance, je perçois votre inquiétude.

Je vous vois cligner des yeux. Ces jeux d'ombre et de lumière sur le sol et les murs agressent votre regard. Je suppose que l'arbre immense vous impressionne. Il prend tant de place ! La cour en est toute rétrécie. Et ces escaliers baignés de soleil, où peuvent-ils bien mener vous demandez-vous. ? Intriguée, vous vous penchez. Que voyez-vous ? Des barreaux aux fenêtres ! Mon Dieu, est-ce possible ! Et pas âme qui vive. Personne alentour. Le lieu est désert. Un sentiment de désolation plane autour de vous. Le silence se fait oppressant. Je soupçonne votre angoisse. Vous frissonnez. Certainement pas de froid ! Malgré le bleu du ciel et l'ombrage accueillant de l'arbre, malgré les bâtiments avenants, un malaise grandissant vous envahit. Je sens en vous une envie de fuir. Fuir cet endroit que la vie semble avoir abandonné. Tout est propre, clair, net mais sans vie.

Ne vous y méprenez pas, jeune fille. La vie est bien là. Soyez à l'écoute. Tendez l'oreille. Ouvrez les yeux. Le bruissement des feuilles de l'arbre, le frémissement de l'air dans les branches, le crissement des insectes, quelques battements d'aile, un vol éclair, une herbe folle, un chat traversant nonchalamment la courette... autant de signes, témoins précieux de la vie dans notre ville.

Mais, et les humains, me direz-vous, où sont-ils ? Eh bien ! Eux aussi sont là, ou seront là. Certes, on ne les entend pas constamment, on ne les voit pas toujours. Mais leur présence est partout. Il faut aussi peut-être vouloir les voir pour les voir. Oh ! Votre regard s'attarde dans ma direction. Vous m'avez vu. Un sourire éclaire votre visage et d'un geste gracieux, vous me faites un petit signe de la main. Me voici rassuré, vous avez trouvé la clé qui ouvre à la vie.

*Nicole*



Tignasse rebelle  
dont l'ombre fraîche s'évase  
repos sous les cieux

*Véronique*



## Quand la magie opère

La grand-mère, le cabas à la main, quittait son logis, s'avanceit dans l'impasse : Bonjour les jeunes !

Habituellement les passants sont plutôt enclins à manifester leur mécontentement face aux jeunes bruyants, désœuvrés et débraillés. Ils ont souri à la vieille dame la saluant respectueusement.

Bien souvent ils sont passés devant cette voie sans issue peu engageante il faut le dire. Elle est même carrément moche et grise. Pourtant le vieux bâtiment au fond de l'impasse augure une belle perspective. Et l'idée magique a germé !

Devant le sérieux du projet de ces cinq jeunes, filles et garçons, de leur engagement pour la ville qui les a vus naître, et au vu des croquis présentés, la mairie leur a donné carte blanche pour embellir l'impasse.

Ils sont allés à la rencontre des habitants plutôt âgés et leur ont confié le projet. Surpris puis enthousiasmés ils ont accepté de se prêter au jeu.

De ce vilain cul-de-sac, ils ont fait une oeuvre d'art. Les habitants en sont les vedettes.

En vis-à-vis, au centre des deux fresques circule un ruisseau bordé d'une végétation fraîche, zen et colorée, des arbres et des arbustes fleuris agrémentent l'ensemble ensoleillé et... de quelque côté qu'on se tourne le visage des locataires surgit serein et souriant. Afin que chacun puisse s'admirer, la mairie a installé des petits bancs de part et d'autre.

En contraste, en souvenir de ce qu'il fut, ils ont conservé le haut bâtiment gris du fond au rideau de fer à demi-baissé.

Il est indéniable que cette fresque a procuré un regain de dynamisme, de fierté et de reconnaissance aux uns et aux autres.

Ne reste plus qu'à baptiser l'impasse...

*Edith*



Le soleil a du mal à pénétrer au fond de l'impasse, dissuadé par la hauteur et l'écartement des maisons.

La pluie abondante des derniers jours a imprégné les murs d'humidité qui mettra plusieurs jours à sécher. Une belle mousse a recouvert le sol, offrant un étonnant tapis vert, agréable à l'oeil.

Un lézard vient de traverser et s'est projeté contre la façade humide, grimpant à grande vitesse pour trouver un peu de chaleur.

Tout semble calme.

Dans dix minutes, à treize heures précises, la fenêtre du bâtiment de gauche, tout en haut, va s'entrouvrir. On verra tout d'abord une main noueuse toute ridée jeter des graines.

On va entendre un bruissement d'ailes et le premier pigeon va venir se poser, très vite suivi par d'autres. Les roucoulements d'une bonne dizaine de volatiles vont emplir l'espace.

Derrière la fenêtre maintenant grande ouverte, on voit apparaître le visage fripé d'une toute petite vieille. Les yeux pétillants offrent un regard malicieux, le sourire édenté suscite de la sympathie.

Elle a toujours aimé les pigeons et le geste de leur jeter des graines, comme une semeuse, l'emplit de joie.

Avant, ça ne causait aucun problème, mais les temps ont changé, on lui a dit qu'elle n'avait plus le droit de nourrir les pigeons. Elle s'est fâchée avec ses voisins, qui disent que les fientes salissent leur toit et leurs velux, que les roucoulements incessants les empêchent de dormir. Des arrêtés interdisant cette pratique fleurissent dans toutes les villes de France. Il y a même eu un article dans le journal municipal.

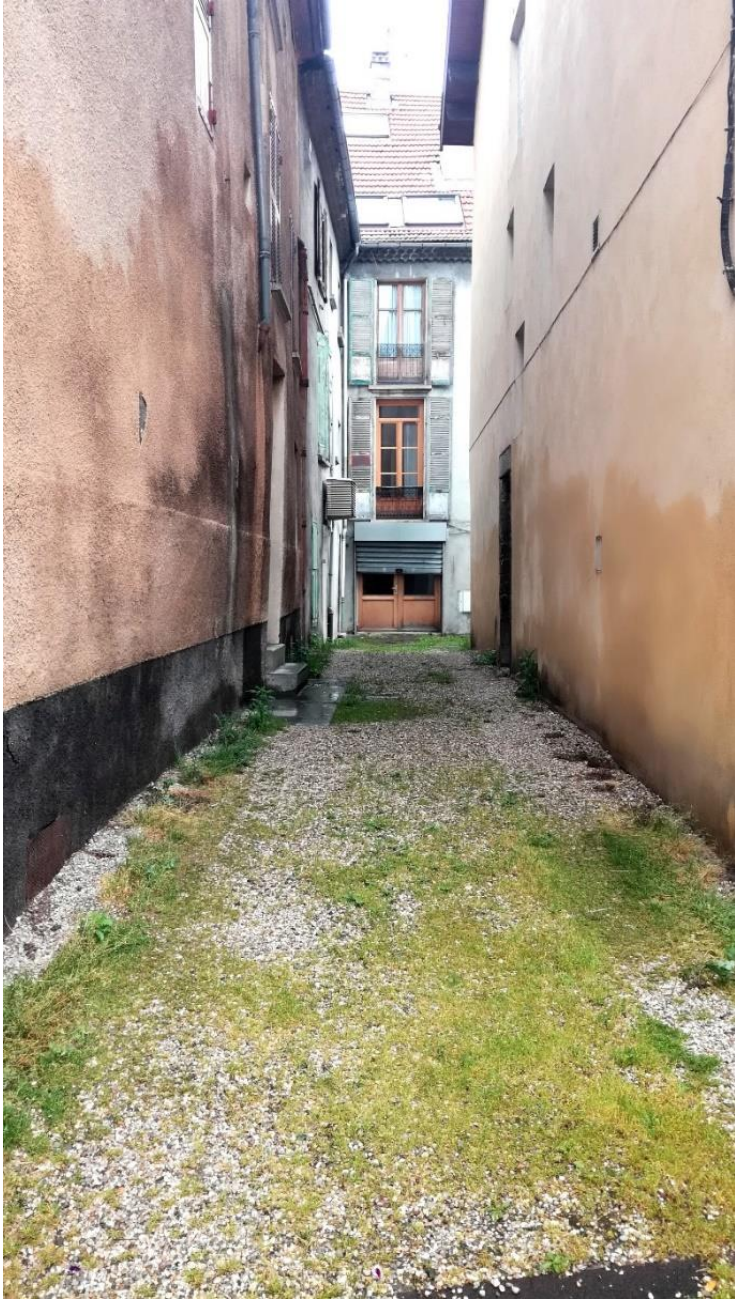
Mais la vieille dame est maline. Elle a observé que, le soir, les voisins sont chez eux et que, la journée, les passants peuvent la voir. Mais à l'heure du repas de midi, vers 13 heures, les rues sont désertes, les voisins ne rentrent pas, et les gosses sont à la cantine.

Alors, tous les jours à la même heure elle lance ses deux poignées de graines. Et comme s'ils avaient compris qu'il fallait partager son secret, les pigeons arrivent en nombre et disparaissent aussitôt la dernière becquée avalée.

Elle prend plaisir à braver l'interdit. Les bruissements d'ailes entretiennent dans sa mémoire les souvenirs de sa jeunesse, du temps de l'insouciance. Elle pense souvent à son premier fiancé, hélas tué au maquis. Il l'appelait "mon petit pigeon".

Alors si vous passez à cette heure-là dans les rues de Vizille et que vous apercevez la scène, observez-la comme moi en silence, mais surtout n'en parlez à personne...

*Martine*



Au creux d'une impasse  
empilement de croisées  
les rideaux se lèvent

*Véronique*





## Herbes folles

Je suis la fleur de chélidoine  
De coquelicot  
De bouton d'or ou de valériane  
Que le vent a poussée jusque devant votre  
porte...  
Je me suis fauillée dans les failles de  
l'asphalte et du béton  
Pour déposer un peu de douceur  
Et de lumière  
Sur le vieux bois vermoulu  
Sur le crépi décrépit  
Sur l'oubli...  
Je suis juste un peu de vie dans la ville.

*Pierrette*

Griffes dans la fente  
elle cramponne sa vie  
entorse au liant

*Véronique*

Plantée là, hasard de la vie  
Echouée alanguie  
Flamme végétale latérale  
Racines citadines  
Clin d'oeil à la vie  
Se dresse  
Protège l'inconnue  
Porte close anonyme  
Ventre creux mystérieux  
Ecrin de vies éteintes  
Rires enfantins  
Fêtes farandoles  
Joie qui s'envole  
Baignées de soleil  
Unies pour le meilleur  
Narguant le passant qui va les ignorer  
Qu'importe  
Elles s'agrippent à la vie  
L'une avec l'autre  
L'autre avec l'une  
Se prêtant à la pause  
Devant l'objectif du photographe attentif  
Qui met en lumière immortalise  
Ce tableau achevé  
L'écrivain composera

*Régine*



### **Plant de porte**

La porte était close depuis suffisamment de temps pour que la plante indésirable aux trottoirs policés de la ville ait pris le risque de s'accrocher à une fissure infime. Étonnamment, personne ne l'en avait encore délogée. Elle ressemblait à un cerbère, un vigile, un garde hérissé manquant de sommeil qui se serait adossé au chambranle pour se reposer un peu.

De fait, les passants qui jusqu'alors ne portaient aucun intérêt à ce dossier vermoulu se répandaient en commentaires. Peu de poètes parmi eux. Se mêlaient des récriminations contre le propriétaire qui négligeait l'entretien des abords et qui s'était contenté de murer l'entrée. Les chiens, eux, avaient pris l'habitude de lever vaillamment la patte comme s'ils avaient systématiquement une envie irrépressible à la vue de cette intruse.

De fait, légitimement, on s'interrogeait : qui pouvait-on qualifier de sans-gêne ?

*Véronique*



Autrefois, les gens avaient peu de moyens de  
divertissement.  
Les hommes communiquaient entre eux, ils avaient plus le  
temps.

On s'invitait, même sans occasion,  
On parlait simplement devant les maisons.  
L'homme est un être fait pour vivre en société  
Il est impossible de vivre seul et isolé.  
Personne ne peut prétendre qu'il peut seul gérer sa vie,  
Sans contrepartie.

Les choses ont changé.  
Les femmes sont obligées de sortir pour travailler.  
Avec l'exode rural, les quartiers ont accueilli de nouveaux  
habitants.

Aujourd'hui les voisins ne se parlent pas souvent,  
Les gens ne se voient que rarement,  
Le foyer est obligé de travailler.  
Donc, plus le temps !  
Les choses ont changé.

On a oublié de s'émerveiller d'un champ de coquelicots,  
De sommeiller à l'ombre d'un ormeau,  
De respirer l'air pur, de pêcher dans les rivières  
De voir les légumes vivaces pousser dans la terre,  
D'écouter le chant des oiseaux, d'aller et de venir,  
De préparer les nids pour anticiper l'avenir.

*Hubert*



À l'ombre du temps  
des silhouettes factices  
bulles de présences

*Véronique*

## Un jour d'automne dans mon village natal

Je me dirigeais vers le lavoir. Le chemin qui y menait était entièrement recouvert d'herbe comme si depuis longtemps personne ne l'avait plus emprunté. Doux murmure du vent dans le feuillage jaune des saules alignés tels des petits soldats sur les berges de la rivière...  
Je fermai les yeux pour m'imprégner du lieu et j'entendis...



J'entendis ma mère, ma tante. J'entendis leurs éclats de rire, leurs discussions passionnées avec les autres villageoises tandis qu'elles battaient, frottaient, rinçaient, essoraient le linge de toute la famille. Au milieu des bulles de savon, chacune rapportait un cancan, la naissance d'un petit, la mort d'un ancien et de petits secrets, loin des oreilles des hommes.

Ma grand-mère était là, son chignon blanc serré sur la tête. Elle devait être très vieille car elle était toute courbée.

Au loin s'élevait un air d'accordéon. Je vis alors sur la place du village des enfants qui dansaient au rythme de la musique tandis que les hommes refaisaient le monde au comptoir du bistrot.

Un léger chatouillis à la cheville me fit entrouvrir les paupières. Un matou me fixait de ses grands yeux verts. Peut-être avait-il, lui aussi, un ancêtre qui venait au lavoir, il y avait de cela quelques décennies...

*Armelle*



Léa déambule lentement dans les rues étroites où le soleil peine à pénétrer en ce mois de mai froid et pluvieux, au diapason de ses mornes pensées.

Jacques, son mari, est parti ce matin pour une mission de trois mois dans les îles Kerguelen... Le bout du monde ! Il se voulait prévenant, rassurant, chagrin de la quitter, mais dans l'excitation qu'il masquait avec peine, elle le savait déjà loin d'elle, l'esprit tourné vers l'aventure.

Les aboiements furieux de Looping, son cocker anglais, qui l'accompagne dans sa promenade, la distraient de ses pensées. Il course un chat noir qui détale vivement vers la rue adjacente. Le félin s'est prestement réfugié sur le toit du lavoir encastré dans l'éperon rocheux, massif et sombre, aux flancs acérés.

Un lierre part à l'assaut de l'édifice désaffecté, l'étreint de ses circonvolutions végétales. Les lianes ramifiées colonisent ces murs si banals pour leur insuffler une grâce vibrante. Ressurgissent les voix familières des lavandières, les conversations, les chants, les rires, les disputes parfois, le souffle rauque de l'effort, toujours... Bruissent les frottements et battements des mains énergiques contre les étoffes rêches, adaptées à la vie rude d'une population valeureuse. L'air, imprégné des odeurs savonneuses, résonne des jeux d'enfants insoucians, des chants d'oiseaux, des crépitements de l'orage sur les gouttières de zinc.

L'imaginaire de la jeune femme s'immerge dans les bruits et odeurs d'antan. Loin des souvenirs fantômes, c'est la rémanence même de la vie qui nourrit son esprit et son corps où croît la graine de son premier enfant. Le passé, le présent et le futur s'entrelacent tel ce lierre vigoureux qui incante les murs.

Sur le chemin du retour, les trilles d'un merle saluent un rayon de soleil.

Léa sourit.

*Chantal*



## À genoux

Tapent, tapent, tapent  
Frottent, frottent, frottent  
À genoux, au labeur  
Ses mains s'activent avec ardeur  
On pourrait la croire en prière  
On pourrait voir qu'elle s'exaspère  
Les épaules penchées vers la terre  
Elle n'a pas un moment, au contraire  
Quand la mousse dodue gonfle son dos rond  
Puis glisse sur la planche qui flanche  
Ses poignets marquent tempo et sons  
Le gris vire au blanc qui s'épanche  
Tapent, tapent, tapent  
Frottent, frottent, frottent  
À genoux, au labeur  
Ses mains s'échinent avec ardeur  
Le baquet déborde d'ouvrage  
Le panier attend là, bien sage  
Quand enfin la cloche se déchaîne  
Elle relève la laine de sa peine  
Son ombre déroule ses manches  
Ses pieds esquissent des pas de deux  
Le peigne lâche ses longs cheveux  
L'oiseau se pose sur la branche

*Véronique*

## En souvenir de Jeanne-Marie le Calvet dite «La Mère Denis »

Ce n'est pas rien de laver du linge à la main ! Elle a usé ses forces, courbé l'échine pour laver plus blanc que blanc, comme beaucoup d'autres. Elle faisait la pub à la télé dans les années 1970 à 1980, pour une machine à laver le linge de la marque « Vedette » Elle est morte en 1989.

Bien avant cela, c'étaient les lessiveuses et le lavoir ! Tu n'as pas connu ce temps, bien sûr ! À l'époque, toutes les communes se sont dotées de magnifiques bassins lavoirs. Nos anciens savaient joindre l'utile à l'agréable ! Et ces bassins étaient bien utiles à tous les niveaux, à la femme, au jardinier, au promeneur attiré par la fraîcheur de l'eau, aux animaux pour s'abreuver, aux oiseaux, aux insectes... Les poètes, aussi se sont laissés charmer par ce lieu paisible, s'inspirant de cet élément si fragile et suggérant l'utilité d'en prendre le plus grand soin toujours, aujourd'hui et demain... Sans l'Eau, point de salut possible...



Ne fais pas de bruit et approche-toi de ce mur qui masque l'intérieur de ce bassin couvert pour écouter les lavandières... Entends-tu l'écho de leurs voix qui s'entremêlent en un joyeux tintamarre ? Toi le passant curieux de tout, colle tes oreilles contre ce mur... Hier n'est pas si loin !

- Mère Denis : *Il faut froter les filles si vous voulez enlever les taches.*

- Simone : *Quel savon vous utilisez, Mère Denis, pour que votre linge soit si blanc ?*

- Mère Denis : *Le savon de Marseille, petite, tout simplement... Mais il te faut rajouter de l'huile de coude bien sûr, sinon n'espère pas avoir un bon résultat... Tu as entendu, Émilie ? Allez, frotte, frotte...*

- Lucienne : *À propos, les filles, vous ne savez pas la dernière ? Il paraît que la femme du docteur sort avec l'épicier, ils ont été surpris en pleine action d'adultère, cachés derrière une meule de foin, par Alfred. Du coup la nouvelle s'est propagée comme une traînée de poudre.*

*Et puis, j'ai entendu dire aussi que Basile, le coureur de jupons, a été pris à son tour au piège de l'amour, par la belle Marie....*

- Mère Denis : *Veux-tu bien arrêter tes commérages Lucienne ! Tu en rajoutes toujours un peu plus...*

Je suis ce passant que le lavoir a interpellé, j'ai imaginé le poème qui raconte la fragilité de l'eau, j'ai entendu le bavardage des lavandières, et j'admire la jolie fresque qu'un gentil peintre a réalisée, une femme qui frotte son linge, le lierre qui grimpe sur le mur, la silhouette des chats pour qui cet endroit autrefois si bruyant mais abandonné aujourd'hui, est devenu un refuge... Car il manque à ce lieu l'essentiel, son Eau !

L'eau qui coulait en abondance et s'échappait en cascade du bassin... Voilà donc le poète privé de sa source d'inspiration ! Quant au voyageur, comment pourra-t-il éteindre sa soif, désormais ?

Ce lavoir n'est plus qu'un patrimoine sans âme, qui tombe dans l'oubli.

Gina